

## Vies scolaires

J'ai toujours aimé les photos de classe pour ce qu'elles dévoilent des facettes inconnues des enfants et pour ce qu'elles transportent de nostalgie. La petite fille qui sourit au photographe n'est déjà plus celle qui s'était laissé surprendre en pleine messe basse l'an dernier. Cette amie qui partageait ses conciliabules, où est-elle maintenant ? Et ce pull, qu'elle avait tenu à mettre pour son bleu préféré ? Pour sa première photo de collègue, Carmen avait sorti le grand jeu : chevelure libérée et presque coiffée, jean slim et tee-shirt Star Wars déniché au rayon garçons. Sur ce cliché, elle est encore l'une des plus grandes. Elle ne sait pas encore que, dès l'année suivante, son avance en taille se sera évanouie et qu'en quatrième elle aura définitivement intégré le club des petits.

À onze ans, Carmen aimait encore me raconter ses aventures à l'école et je ne me faisais pas prier pour l'écouter. Depuis la primaire, la photo de classe était l'un de nos rituels préférés. Nous commençons par nous

moquer du graphisme de la pochette, invariablement kitsch quel que soit le millésime. Puis nous admirions le portrait plus ou moins réussi qui serait envoyé à mémé. Enfin venait la revue du groupe. Chaque élève y passait, avec ses singularités et ses plus beaux faits d'armes. Pour son entrée dans le monde merveilleux de la préadolescence, Carmen avait été particulièrement prolixe en détails, s'attardant sur ses meilleurs amis. Ali, qui avait toujours de super notes sans rien faire. Agathe, la poétesse persane. Clémentine, qui s'était cassé le bras. Et le beau Mathieu, le cousin de Matthieu avec deux *t*.

« C'est pas pratique, m'avait-elle expliqué, parce qu'en plus du prénom ils ont le même nom. À l'appel, on se marre. Les profs ne savent jamais qui est qui. Et Clémentine aussi, elle est de leur famille.

– C'est la sœur d'un de tes deux potes ?

– Non, c'est juste une cousine. Son nom à elle c'est Cavagne, alors que les Mathieu c'est Pincemin.

– Ça doit être cool d'être dans la même classe que ses cousins quand on entre en sixième. Au moins, on est sûr d'avoir quelqu'un à qui parler à la rentrée si jamais on ne retrouve pas ses copains de primaire. »

Ma remarque n'était pas tout à fait gratuite. Je me souvenais de la mine perdue de Carmen le jour de la rentrée et de ses regards furtifs pour essayer de repérer parmi les visages inconnus ceux qui pourraient lui sembler suffisamment engageants pour qu'elle ose un sourire.

« Clémentine, elle n'a pas que les Mathieu comme cousins. Il y a aussi Lia Bouché, en sixième 4. Elle, c'est

sa vraie pote. Elles sont toujours ensemble. Dès que la récré sonne, elles sont collées.

- Mais alors, ils sont tous cousins dans ton collège ?
- Non, juste les Cavagne, les Pincemin et les Bouché. »

Pour sa troisième, nous avons été gâtés. À la place de l'illustration indigente de l'année précédente, la pochette arbore un montage de plusieurs photos du bahut : l'avancée arrondie blanche où s'inscrivent trois immenses vitraux et les portes d'entrée – collège à gauche, lycée à droite –, l'une des deux élévations qui abritent les escaliers, la cour en plongée, les fresques Art déco de la cantine, et une vue d'ensemble assez moche où l'on distingue surtout les parkings à vélo du cours de Vincennes. Sur la photo de groupe, Carmen semble refouler un fou rire. Ali, Agathe et Clémentine sont toujours là, avec les deux Mathieu/Mathieu, tignasse épaisse et sourire sardonique pour l'un, air lunaire et grosses lunettes pour l'autre. Ils ont tous bien poussé.

Et puis Carmen a quitté son collège du 20<sup>e</sup> arrondissement pour un lycée du 19<sup>e</sup>, et c'est sur son téléphone qu'elle m'a montré sa photo de seconde, envoyée par une copine. J'ai senti que c'était la dernière que je verrai, les commentaires étaient plus elliptiques, certains prénoms lui échappaient. Ali se tient deux rangs derrière elle. À vue de nez, il mesure maintenant un bon mètre quatre-vingts alors que ma fille plafonne vingt centimètres plus bas. L'un des deux Mathieu est là aussi, celui avec un seul *t* je crois, le rêveur. Clémentine et le Matthieu moqueur ont disparu.

« Ah, il a plus ses cousins, ton copain ?

– T'en fais pas, c'est une très grande famille. Quand y en a plus, y en a encore. Là, tout en noir avec sa tête de tueur, c'est aussi un Pincemin. Et au bout du rang, c'est un Thibout. »

Bien sûr, je ne me souviens plus de ses mots exacts, mais c'était l'idée : des Cavagne, des Bouché, des Pincemin et des Thibout, plus ou moins cousins.

Puis Georges est à son tour entré au collège. J'ai dû déterrer sa photo de classe au fond de son cartable, pas encore froissée, coup de bol. À l'inverse de sa sœur, mon fils n'a jamais pris plaisir à s'appesantir sur cette tradition qui lui rappelle insidieusement qu'il passe cinq jours sur sept entre les murs d'un lieu qu'il préférerait fuir. Petit, c'est tout juste s'il ne fallait pas le torturer pour qu'il daigne nous désigner ses copains les plus proches. Cette fois-ci, il a grommelé alors que je m'installais dans le canapé pour détailler l'image.

Georges se tient à l'extrémité de la première rangée, avec les habits neufs que j'ai sortis la veille et qu'il a mis un quart d'heure à enfiler avant de partir comme une balle en râlant parce qu'il risquait d'être en retard. Il sourit vaguement, mais certainement pas au photographe dont il semble ignorer la présence. Comme à son habitude, il est ailleurs ; c'est là où il se sent le mieux.

Je reconnais Christophe, et Yanis, le petit frère d'Ali, les potes de toujours qui ont bien hurlé pendant la dernière fête d'anniversaire à la maison. Et lui là, il me dit quelque chose, avec sa touffe blonde, presque

aussi volumineuse que les boucles roux foncé de mon rejeton.

« C'est qui ? »

Haussement d'épaules.

« Connais pas.

– Mais la rentrée, c'était il y a plus de quinze jours, non ?

– Oui, mais je ne lui parle jamais, il traîne toujours avec ses cousins. »

Décidément...

Plantant Georges sur le canapé avec sa photo sur les genoux, j'ai foncé vers la bibliothèque où est stockée la collection complète des vingt et une pochettes retraçant la vie scolaire de nos deux enfants. J'ai extrait les photos de collègue de Carmen. Ici, juste à droite. Une bouille ronde quasi identique, les mêmes mèches indisciplinées, le même sweat à capuche marine et cordon orange.

« Toi aussi, tu as des Pincemin dans ta classe ? »

Nouveau haussement.

« Ben oui, comme tout le monde.

– Des Cavagne, des Bouché et des Thibout aussi ? »

Cette fois-ci, j'ai eu droit à un franc soupir :

« Bien sûr.

– Mais ils sont vraiment tous cousins ? »

Georges a roulé des yeux exaspérés avant de déguerpir en vitesse, considérant sans doute qu'il m'avait consacré assez de temps.

## Bruits de comptoir

Ce jour-là, Georges et Carmen avaient cours de bonne heure et je n'avais pas d'urgence. J'ai pu démarrer ma journée comme je l'entends : mollement. Au programme, lecture de revues obscures, shoot d'Instagram, rêvasserie en laissant le chien faire le chat sur mes genoux, café froid, douche chaude en maugréant contre France Info, hésitation devant le placard, maquillage raté. Et direction le café du coin de la rue, mon repaire presque quotidien.

La troupe habituelle de mes amies est au complet, je suis presque toujours la dernière à arriver. En attendant mon sempiternel verre d'eau pétillante, j'écoute la conversation qui va bon train. Je ne suis pas vraiment du matin. Il peut même m'arriver d'être plutôt taiseuse et de me contenter – au sens de contentement, pas de pis-aller – d'observer ma microsociété secrète parisienne. Charlotte, Celle-qui-pleure-le-jeudi et dévore la vie le reste du temps, défiant les djinns petits et grands. Léa, Celle-qui-aimerait-aimer-mais-qui-a-peur-d'être-blessée, dix ans de moins que nous autres et belle comme le jour. Celle-qui-tient-bon et qui

m'en impose un peu avec sa haute taille et son panache blanc. Marthe, Celle-qui-a-l'esprit-si-fin et qui se trouve être ma voisine d'immeuble. Et deux ou trois autres encore, qui vont et viennent au gré des agendas.

Ce matin, Anna est en verve. Anna, c'est Celle-qui-aimerait-réparer-le-monde mais qui à défaut dézingue ses semblables avec un humour sale. Aujourd'hui, elle nous parle des copains de son fils, Joshua, qui comme le mien découvre les joies du collègue. Les deux lascars ont d'ailleurs longtemps fait acte de présence en classe ensemble, mais cette année, les caprices de la carte scolaire parisienne les ont séparés. Anna croque l'humain avec gourmandise et possède un talent indéniable pour esquisser des portraits hilarants. J'aime beaucoup l'écouter et j'admire secrètement sa capacité à équilibrer l'aigre et le sucré. Joshua l'a bien entraînée en lui fournissant année après année un aréopage d'amis aussi foutraques qu'il l'est lui-même. Au milieu de sa galerie de portraits, une figure retient mon attention.

« En ce moment, dit-elle, Joshua me parle tout le temps d'un certain Abel avec qui il a mis au point un dispositif d'élucubrations et de discussions silencieuses par glissements de cahiers interposés, histoire de ne pas se faire choper par les profs. Je ne l'ai pas encore rencontré celui-là, mais il m'a l'air bien perché. Il met des vidéos sur YouTube dans lesquelles il fait jouer ses frères et sœurs qu'il déguise avec les moyens du bord et à qui il fait dire des horreurs, des histoires de démons menaçants et de châtements éternels. Joshua m'en a montré une, c'était

flippant. En plus, ils se ressemblent tous et ils sont plein ! Joshua dit qu'Abel est le cinquième sur dix enfants.

– Vous parlez d'Abel Cavagne ? »

Je ne connais que de vue la jeune femme qui vient de s'inviter dans la conversation. Elle appartient à un autre groupe, un cercle de gens plus jeunes qui squattent aussi le comptoir tous les matins. « Oui », répond Anna. Mon cœur fait un drôle de saut.

« C'est vrai, ils sont bien dix, continue la jeune femme. Et je crois même qu'ils seront bientôt onze. Je travaille à la PMI à côté et je les ai tous vus en consultation quand ils étaient bébés. La dernière fois que j'ai fait le rappel de vaccin de l'un d'entre eux, la maman était encore enceinte. Elle me fascine cette dame, elle gère tout son monde avec un calme olympien et elle sourit tout le temps. On dirait que c'est tout ce qu'elle attendait de la vie, d'avoir dix mioches. »

Le patronyme semble avoir ouvert une serrure magique. Tout le comptoir, soudain, a quelque chose à dire sur les Cavagne.

« J'avais un copain qui s'appelait comme ça au lycée, raconte un grand gaillard d'une trentaine d'années. Il était cool mais c'était un mystère pour notre classe. Il ne traînait jamais après les cours, ses parents voulaient qu'il rentre tout de suite. D'un autre côté, il nous parlait de ses week-ends de folie avec sa bande de potes. Ça collait pas, on se demandait s'il n'était pas un peu mytho. »

« Il y avait deux frères au collègue, intervient un autre. Avec juste un an d'écart. On se moquait parce qu'ils



étaient toujours habillés avec les mêmes fringues de marché. Je me souviens d'un pull gris échangé au fil des semaines. »

Je pense aux gosses à joues rondes et mèches rebelles sur les photos de classe de Carmen et de Georges, au sweat marine à cordon orange qui passe des uns aux autres. Je choisis un autre nom et me lance :

« Et les Pincemin, ça vous dit quelque chose ?

– Bah c'était leurs cousins, je crois, reprend le grand gaillard. Pour moi d'ailleurs, c'était plutôt des cousines. Je ne me souviens que des filles, on les appelait les filles de la Grande Famille. Elles étaient très belles. On avait une sorte de challenge entre mecs, essayer d'être le premier à sortir avec l'une d'entre elles. Personne n'a jamais gagné. Elles étaient tout simplement impossible à pécho. »

Charlotte prend la parole à son tour.

« Quand ma cadette était en primaire, il y avait un Pincemin dans sa classe. Un gosse qui se battait tout le temps, en colère contre le monde entier. Il lui faisait de la peine, et un peu peur aussi... »

Je connais Charlotte depuis la dernière année de maternelle de Georges, depuis le square où nos deux bambins s'invectivaient sur le toboggan, sa fille hululant, mon fils faisant semblant de ne pas entendre. Notre amitié est de celles qui s'installent sans qu'on y prenne gare. Des discussions sur un banc qui en appellent d'autres, et un beau jour les sourires échangés prennent une autre profondeur. Forcément, ce qu'elle vient de dire m'interpelle. Sa fille, Joshua et mon Georges ont passé toute la primaire dans les mêmes classes. Mais je

ne me rappelle aucun Pincemin dans l'école de Georges quand il était petit.

Anna, elle, s'en souvient.

« Ce garçon, c'était la terreur de la récré. »

Son fils avait eu maille à partir avec lui plusieurs fois et elle avait voulu en parler à ses parents, mais elle n'avait jamais réussi à les rencontrer. La maîtresse n'avait rien fait pour faciliter le contact, alléguant que la famille appartenait aux Témoins de Jéhovah, aux mormons, « ou un truc du genre », et que c'était peine perdue : « Ils ne font rien de mal, mais c'est vraiment difficile de communiquer avec ces gens-là. »

## Itinéraires d'un mystère

Bien sûr, j'aurais pu passer à autre chose. Mais ce n'est pas dans ma nature. J'ai la curiosité dévorante. Pire qu'un gremlin, il ne faut jamais la nourrir après minuit. Ni avant d'ailleurs. N'importe quoi peut la déclencher. Mon mot préféré est « pourquoi », suivi de peu par « comment », « combien », « où » et « quand ». À six ans, mes parents me voyaient déjà journaliste. Moi, je me rêvais entomologiste, parce que j'aimais les toutes petites vies. Ou poète, parce qu'un poète ça ne fait rien à part scruter la ligne bleue des Vosges de son for intérieur (mon autre passion). Finalement, après avoir vainement tenté d'échapper à mon destin pendant sept ans d'études et dix d'agence de communication, j'ai dû me rendre à l'évidence. Je suis devenue plumitive. Et mes parents avaient vu juste : j'aime assez bien.

Je trouve autant de plaisir à voguer à la surface d'un sujet qu'à le grignoter jusqu'à la moelle. Tout fait ventre. L'obsession du *highlighter* chez les ados ? Je prends. Un nouvel estimateur d'erreurs pour les modèles probabilistes avec contact ? Parfait. Les leviers de la réussite

des opérations de logements-tiroirs dans les projets de réhabilitation urbaine ? Envoie. Et le temps du dossier, je vais trouver ça palpitant. Bon, après j'oublie presque tout, mais il me reste toujours deux ou trois mots qui pourraient me servir à briller en société, si j'aimais la société.

Quand je suis rentrée chez moi après le café du matin, ça tumultait dans mon cerveau. Beaucoup trop de Pincemin et de Cavagne au kilomètre carré. Sans compter les Thibout et les Bouché. Et puis je n'étais manifestement pas la seule à être intriguée par ces voisins pas tout à fait comme les autres.

J'ignore quelle corde intime avait été frottée mais, cette fois-ci, j'ai choisi de m'abandonner entièrement à ma curiosité, de marcher dans les pas de ces innombrables cousins, de m'avancer sur les itinéraires du mystère qui les entoure. J'ai voulu essayer de comprendre pourquoi par chez moi, dans ce coin tranquille du 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris, tout le monde les connaît sans les connaître. Pourquoi ils sont devenus « ces gens-là » dans la bouche de ceux qui les côtoient. Mes amies, les clients du café, l'école, chacun y va de son couplet, le quartier bruisse de rumeurs sur ces gamins qui se déplacent en bandes, ne se mêlent pas aux autres, membres sans doute d'une communauté religieuse non identifiée. Mais qui sont-ils vraiment ? Et où chercher ? Je voudrais approcher un peu leur vie, ce que j'en perçois d'insondable.

Je pourrais appeler ça une enquête, mais alors sans procédure ni procès. Regarder plutôt du côté des

« Recherches » d'Hérodote, cette vision de l'histoire d'avant l'Histoire, quand on pouvait écrire *Je me propose de préserver de l'oubli les actions des hommes*<sup>1</sup> et que c'était encore formidablement nouveau. Satisfaire mon goût des archives, raconter à ma manière, questionner sans juger, tâtonner, creuser profond, pour le plaisir de l'attente, l'ivresse de l'humus, m'égarer dans les plis du passé, laisser parfois simplement traîner le regard en déambulant.

C'est une première pour moi, cet abandon. Alors, comme à chaque fois que j'entreprends quelque chose d'inédit, je m'offre un cadeau de bienvenue dans l'expérience nouvelle. Ce sera un *leporello* d'épais papier noir, A4 à l'italienne fermé, quatre mètres de long lorsque l'accordéon est ouvert. J'ai de quoi voir venir. Un bloc de Post-it aussi, les classiques jaunes, qui résistent bien aux décollés-recollés multiples. Et enfin un gros carnet japonais à la couverture décorée d'hexagones dorés cernés de noir. Celui-là me servira à déverser mes impressions et mes découvertes en vrac. Je n'inscris rien en gros sur la couverture car je ne sais pas encore quoi écrire. La date seulement, *28 septembre 2019*.

Sur le premier volet du *leporello*, je colle plusieurs post-it, qui résument à peu près la somme de mes perceptions.

- *Cavagne, Pincemin, Bouché, Thibout*
- *familles nombreuses, mère sereine, enfant en colère*
- *des pulls qui voyagent d'épaules en épaules*
- *un ado cool qui n'a pas le droit de traîner après la classe*

- des vidéos d'enfants déguisés qui parlent de châtements*
- des cousins qui restent entre eux, des filles qu'on peut pas pécho*
- Témoins de Jéhovah ? Mormons ?*
- ces gens-là*